

NATHACHA APPANAH

LA NUIT
AU CŒUR

nrf

GALLIMARD

La pièce imaginaire

Ils ne sont pas entièrement mauvais.

S'il existait une manière de les presser pour en extraire un jus, ce jus ne serait pas tout à fait imbuvable, non, parfois sous son amertume empoisonnée il y aurait un arrière-goût de douceur. S'il existait une manière de les passer entre deux rouleaux compresseurs pour qu'ils se transforment en feuilles plates, ces feuilles ne seraient pas totalement opaques et inquiétantes comme le fond des mers, non, elles auraient ici et là des transparences et des veines fines qui leur donneraient un semblant de vulnérabilité. S'il existait une manière de les broyer en fine poussière, cette poussière ne serait pas complètement toxique, non, certaines particules flotteraient dans les rais du soleil et à les regarder, on pourrait croire à un ballet innocent.

MB est maçon. Il est né en Algérie, près d'un petit port où les barques déchargent des sardines par palanquées. Au soleil, dans leur filet, les poissons brillent et bougent tel un seul morceau de métal en fusion. MB est le benjamin d'une

fratrie nombreuse et cette position le place sous la protection et l'indulgence de tous ses aînés. On lui a raconté qu'il était un très bel enfant. Ses cheveux étaient longs et soyeux, son visage pareil à celui d'un chérubin. Il suscitait l'envie et la jalousie de ses petits camarades. MB adore sa mère, une femme courage qui le gâte et l'incite à être sérieux à l'école, à bien obéir, à entreprendre de longues études. Elle lui confie combien elle était douée, elle, à l'école mais que faire, elle n'est pas née à la bonne époque ni dans le bon pays. Elle respecte et suit les traditions patriarcales – le mariage arrangé, l'arrêt net de sa scolarisation, la naissance de huit enfants à un rythme régulier, la soumission à un mari autoritaire, parfois violent et souvent alcoolisé. Malgré tout l'amour et le respect qu'il porte à sa mère, MB n'écoute pas ses conseils et abandonne l'école à quatorze ans. Peut-être qu'il veut se dégager du joug familial, être indépendant, faire comme ses frères aînés qui travaillent déjà. Près de la plage et du port de sa commune natale, il commence à vendre des cacahuètes, des cigarettes et parfois des sardines, à l'embarcadère. Dans ces années où il a encore un corps d'adolescent et une allure insouciant, ça s'appelle se débrouiller. MB flirte un peu avec les filles, mais il n'y a rien de bien sérieux. À vingt-trois ans, il quitte son pays natal et rejoint la France où certains membres de sa famille se sont installés. Il trouve du travail comme manœuvre dans le bâtiment. Les journées sont longues et rudes. Il prépare le mortier, il découpe le bois, il transporte le matériel, il nettoie, il apprend un vrai métier. Il obéit. Il est prêt à faire ces choses-là, il ne rechigne pas devant le travail. Fais

ceci, va là-bas, ramène ceci, rapporte cela. Son corps entier travaille, s'épaissit, se muscle, s'affirme, se professionnalise. Quand il devient maçon, il est fier. Il peut à son tour montrer aux jeunes manœuvres comment réaliser les jointures, installer des éléments de ferrailage, couler un petit ouvrage en béton. Il explique, il houspille comme lui-même a été houspillé. Il dit : Fais ceci, va là-bas, ramène ceci, rapporte cela. Les samedis matin, MB se réveille courbaturé et heureux d'avoir travaillé sans relâche de l'aube jusqu'au crépuscule pendant les cinq premiers jours de la semaine, d'avoir fait de son existence quelque chose d'utile, d'avoir un CDI dans une entreprise importante du bâtiment, de gagner sa vie sans rien devoir à qui que ce soit. Ce n'est pas rien ce sentiment, c'est peut-être celui qui lui fait se sentir enfin un homme, comme son père, comme ses frères. MB a un début de calvitie qu'il essaie de camoufler en coupant ses cheveux ras. Peut-être passe-t-il de temps en temps la main sur sa tête en imaginant les longs cheveux qu'il avait dans son enfance ? Il apprécie les belles chaussures bien cirées, les manteaux de laine ajustés, les lunettes de soleil à la mode, surtout celles à la forme dite aviateur. Il aime séduire, offrir des cadeaux, il sait charmer les femmes, c'est un beau parleur. Quand on lui demande de se décrire en deux mots, il choisit ceux-là : *adorable* et *travailleur*. Certains samedis soir, MB se lâche. Il fait la fête, il boit, il fume, il danse. À le voir ainsi, joyeux, libre et fier, on n'imagine pas.

RD travaille comme chauffeur dans un ministère important. D'aussi loin qu'il se souvienne, on lui a dit et répété

qu'il était beau. Ses parents, ses frères et sœurs, ses cousins, ses oncles et tantes, ses voisins. Ce sont ses yeux couleur café au lait qui le singularisent et, dans ce pays où les gens sont basanés aux yeux foncés, la beauté réside souvent dans la pâleur des attributs : une peau claire, des cheveux châains, des yeux pâles. On l'appelle le garçon aux yeux *marron-marron* pour souligner que ce n'est pas un marron ordinaire dont il s'agit mais un beau marron, riche et fertile et épais comme l'est le sol, ici. RD est né dans un village enserré par une nature luxuriante. Les feuilles des arbres y sont épaisses, gorgées de sève et la terre toujours féconde. Son quotidien avec sa famille est modeste, parfois frugal. Adolescent, il grandit vite, beaucoup plus vite que les autres garçons, comme s'il avait appris à se nourrir de tous ces compliments et ces regards admiratifs, et bientôt il dépasse tout le monde d'une bonne tête. Mais s'il sait qu'il est beau, RD n'est ni arrogant ni prétentieux. Son sourire est franc, il est courtois, sympathique, charmant même. Les filles en sont secrètement amoureuses. Avec les aînés, il est respectueux et serviable. Sa scolarité se passe sans accroc et il est de ces centaines d'élèves qui terminent le cycle secondaire sans véritable projet, sans réelle passion. Quand il est embauché comme chauffeur au ministère, c'est la chance de sa vie. C'est désormais un employé du service public et rien ou presque ne peut lui arriver. Ses parents sont soulagés de le savoir à ce poste que d'autres rêveraient de décrocher : la sécurité du travail de fonctionnaire sans l'ennui gris des bureaux. RD aime son travail de chauffeur. Il conduit la ministre, les hauts gradés et sa ber-

line noire brille sous le soleil de ce pays. Ce n'est pas rien d'être au volant de ces voitures-là, de conduire ces gens-là, d'entendre leurs conversations secrètes, de connaître les manies et les habitudes des puissants. C'est quelque chose, pour un fils d'agriculteur comme lui, de savoir lire dans un hochement de tête, dans un regard. Il est apprécié de tous et il a fière allure, il faut l'avouer, quand il roule sur les routes bordées de palmiers de la capitale, quand il lance cette voiture puissante sur l'autoroute. Il fait son travail avec la discrétion nécessaire et quand parfois en famille on lui pose des questions un peu indiscrètes sur la « vraie vie » des hommes politiques, il affiche un sourire timide, ses yeux *marron-marron* pétillent mais il ne dit rien, il ne lâche aucun secret. Il est fier d'occuper ce poste et c'est une fierté qui dépasse son simple parcours personnel. Il lui semble parfois porter la fierté du chemin de sa famille, de ses ancêtres, de sa classe sociale entière. Ce n'est pas rien de se sentir dépositaire de cet héritage-là, et ainsi, RD se voit comme un homme qui a réussi, qui a trouvé sa place. Si on lui demandait de se décrire, il dirait : *Je suis un homme de famille*. De temps en temps, le soir, il entre dans des casinos et des salles de jeux où jamais il n'aurait osé mettre les pieds avant. C'est un petit plaisir qu'il s'offre. Il joue avec la certitude illusoire que jamais il ne perdra le contrôle. À le voir ainsi, détendu et souriant, on n'imagine pas.

HC est journaliste et poète. Il est né pendant la Seconde Guerre mondiale, mais sur cette île britannique éloignée du conflit ça n'a pas beaucoup de sens de préciser cela, ça ne

détermine pas une force de caractère, ça ne laisse aucune marque indélébile. Dans ce pays colonisé, il a appris d'autres langues que celle de sa mère et il excellait à l'école. Sa famille est très pieuse, très pratiquante, bigote même, on pourrait dire, mais cela n'empêche pas les secrets, la violence familiale et les sentiments tellement rentrés qu'ils deviennent aigres. Son père frappe sa mère régulièrement et, un jour, alors qu'il était adolescent, HC en a eu assez. Il est intervenu en se jetant dans les bras de cet homme craint et respecté, en l'enserrant. Il a éclaté en sanglots : *Pourquoi père, pourquoi ?* HC a oublié la réponse que lui a donnée son père, mais il dit que ce dernier n'a plus levé la main sur la mère, après. Sa sœur est devenue religieuse dans un ordre strict et s'est retirée du monde derrière les hauts murs d'un couvent. Elle a changé de nom et quand il parle d'elle il utilise ce nouveau nom choisi, il ne dit pas le prénom de l'enfance, respectant la foi et l'engagement de cette jeune femme. Pour la voir, il faut faire une demande écrite auprès de la mère supérieure de cet ordre. HC aime le sport, la boxe et l'athlétisme tout particulièrement. Il lit énormément, avec avidité, avec un œil critique et acerbe. Il écrit aussi, des nouvelles et des poèmes. Il parle avec aisance et intelligence. Il pourrait être l'un de ces jeunes des années 1960 qui discutent Marx, Bourdieu, Fanon, Césaire pendant des heures, puis descendent dans la rue et réclament l'indépendance. Mais déjà, quelque chose l'empêche d'être joyeux, d'être parfaitement libre. C'est une ombre invisible dont il sent le poids, dont il entend la voix nasillarde. Il pense que c'est l'enfance difficile, le père parfois

brutal, la mère silencieuse, il croit parfois que c'est ce pays lui-même, gangrené d'inégalités, il se dit que c'est l'histoire de son peuple qui lui pèse et il écrit sur les esclaves noirs qui se tiennent debout en haut des mornes, prêts à se jeter dans le vide. HC entre au séminaire. Deux enfants de la même famille au service de Dieu, c'est un honneur et une bénédiction pour certains parents. Une vie de contemplation et de prière, le dos au monde : peut-être est-ce cela au fond qu'il désire. Ici, HC trouvera, croit-il, une paix et une sérénité qu'il n'a jamais connues. Mais il est difficile de promettre toute sa vie au service de l'Évangile pour ce jeune homme dont le corps est fort, l'esprit original et les appétits charnels gourmands. HC finit par abandonner. Il enseigne, il écrit des nouvelles et de la poésie, il court, il boxe, il devient entraîneur d'athlétisme, travailleur social et enfin journaliste. Certains l'appellent le « gourou », le « mentor ». Les jeunes journalistes le trouvent « brillant », « génial ». Pourtant, ce n'est jamais lui la grande plume du journal, pourtant ce sont d'autres poètes qui sont récompensés et édités à Paris. Quand ses athlètes gagnent, il est dans les coulisses, s'éclipsant au moment de la joie pure et bruyante. Sur les rares photos où il apparaît il faut le débusquer. Il est toujours dans un coin, à contre-jour, au dernier rang. On dirait qu'il fait exprès. HC n'est pas beau, mais sa présence est palpable dans une pièce. Son corps est massif et musclé, ses oreilles larges et plates, son nez ressemble à une poire aplatie, ses yeux sont petits, enfoncés dans leurs orbites, et ses lèvres pulpeuses. Il porte souvent ces chemises-vestes avec des poches. Il se tient toujours

droit et semble renfermer une somme de savoir, de pensées, de fantasmes, de regrets, d'opinions. Un océan est là dans ce corps. HC sait qu'il a raté quelque chose, mais il pense que c'est un peu la faute des autres, de ceux qui l'ont détourné de son premier chemin, de ceux qui lui ont piqué des idées, de ceux qui lui ont volé la place. Il n'écrit plus de poésie ou si peu, mais s'il devait se décrire, il dirait : *Je suis un poète*. Ce n'est pas rien de penser une chose pareille sur soi. Le soir, il se documente sur la vie du célèbre explorateur Ibn Battûta, il lit des ouvrages érudits sur Magellan, sur l'histoire des Mascareignes, il étudie de vieilles cartes. HC creuse le passé, les premiers chemins des navigateurs, il cherche là quelque chose, un élément historique que personne n'a découvert, un mystère dont il est le seul à soupçonner l'existence et dont la mise au jour serait extraordinaire, croit-il. C'est son grand projet secret. À le voir ainsi, dans son fauteuil de cuir, tirant sur sa cigarette, lisant comme s'il était seul au monde, on n'imagine pas.

Je mets cet ouvrier, cet employé et ce poète dans une pièce vide, sans ouverture autre qu'une imposte, en hauteur, hors de leur portée.

Ils se regardent en fronçant les sourcils, sans comprendre leur présence ici, à tous les trois, ensemble. Ils ne se connaissent pas, ne se sont jamais rencontrés auparavant. Ils réfléchissent aux raisons qui auraient pu les conduire ici mais ils ne trouvent pas. Pas une seconde ils ne pensent à leurs femmes respectives, ils n'imaginent pas qu'elles puissent avoir quelque chose à voir avec cette histoire.

Ils cherchent la porte, mais dans cette pièce il n'y a pas d'issue. La lumière de l'imposte arrive jusqu'à eux en un brouillard jaunâtre, assez pour révéler les visages, les cous, les mains mais c'est une lumière fatiguée, sans chaleur, sans pardon. Il est impossible d'y chercher un quelconque réconfort.

C'est le chauffeur qui fait le premier pas. Il se présente aux deux autres, en tendant la main, le sourire aux lèvres, lui qui n'a pas oublié comment faire le beau. L'ouvrier, méfiant, ne dit rien au début, il continue à effleurer les murs de ses doigts, cherchant les repères d'une porte, tapotant parfois ici parfois là pour deviner un pan creux, un pan plein. L'espace de quelques minutes, il redevient le maçon expérimenté et il finit par évoquer son métier, par dire qu'il s'y connaît en murs, en béton, en mortier. Le poète reste immobile et silencieux. Il observe tout, pensées rentrées comme d'autres rentrent leurs griffes.

Dans cette pièce imaginaire – parce qu'il n'y a que dans cet endroit que je peux les réunir, parce qu'il n'y a que dans cet endroit que je peux maîtriser le récit, inverser les rôles, devenir à mon tour un petit bourreau, exercer un pouvoir d'emprise et de fascination, exiger écoute et silence –, dans cette pièce imaginaire donc, je les laisserai mariner un peu, eux qui pensent qu'ils n'ont rien en commun. Ils continueront leur inspection du lieu comme d'autres pissent sur les murs, ils appelleront au secours en vain, ils discuteront et se disputeront.

Dans cette pièce qui n'existe que dans ma tête, il y a un dispositif que j'actionnerai quand ils seront résignés.

Peut-être qu'ils sont assis désormais, dos au mur, jambes tendues. C'est un dispositif qui les empêchera de prétendre à la folie, à l'amnésie, qui leur interdira de parler de responsabilité partagée.

Dans ce lieu vitreux, il n'y aura aucune place pour les explications psychologisantes qui ne servent qu'à disculper les coupables, à susciter l'empathie et à effacer leurs victimes.

Ici, dans cet endroit qui ressemble à un envers où toutes les saletés sont à nu, ils seront, cet ouvrier, cet employé et ce poète, bouches fermées, à la merci de cette histoire.